

Derrière tout ceci se cache en effet une question fondamentale, celle de l'identité acadienne : « Vivre à Moncton, ça voulait dire vivre à moitié en anglais mais, au moins, on savait qu'on avait une moitié qui nous appartenait » (191). Ces pages nous rappellent encore, mais différemment, *La Sagouine*, dans la scène du recensement. « Mais avec le temps, on avait pris notre histoire en main et on s'appelait plus des colons français, mais des Acadiens. [...] Puis, quand le monde est venu s'émoyer pour voir à quoi on ressemblait, il restait plus un seul Acadien dans toute l'Acadie ; ils avaient tous été embarqués sur des bateaux ou ils avaient pris par le bois » (187). Et pour rester dans le monde des rêves d'enfant, l'auteur ajoute : « L'Acadie, c'est peut-être rien d'autre que des histoires qu'on a voulu inventer pour se créer une belle histoire » (199). Bien sûr, la réalité vécue vient démentir cette affirmation : mais ce conflit entre le mythe et la réalité vécue, qu'il s'agisse de l'Acadie ou du Père Noël, est au coeur de la réflexion qui se cache sous un humour apparemment léger.

Le texte est écrit en acadien parlé de Moncton, mais transcrit dans un français plutôt standardisé : nouvelle manière de résoudre un problème qui existera tant qu'existera une divergence marquée entre les parlars acadiens et le français écrit. Pour en faciliter la compréhension, les mots régionaux ont été répertoriés dans un lexique à la fin du volume, qui sera utile pour ceux qui se demandent exactement ce que c'est que « chacoter. » Les « poutines râpées, » malheureusement, il faudra attendre de venir visiter l'Acadie du Nouveau-Brunswick pour en connaître exactement la saveur...

**Martine Jacquot**  
*Université Sainte-Anne*